

Camille Claudel – Ph. Bulinge – Extrait de la scène 12

(Pendant la première partie, la chorégraphe prendra encore et encore la pose de la suppliante de Claudel qui est un équilibre impossible à tenir à cause de la tension vers l'avant qu'elle implique. Chutes.)

Écoute-moi, Rodin. Entends-moi.

Toi l'esprit sain, l'homme clair, l'homme qui avance et construit, entends-moi.

Je sais bien que tout mon être hurle et résonne sans cesse. Je ne suis que bruits et clameurs, et fracas et bris. Il y en a moi qui naît une espèce de liesse à faire œuvre, qui piétine et martèle, sauvage et cacophonique, qui naît, vit et crie tout le temps, toujours à l'œuvre, tout le temps... Je sais bien que je suis pathétique et que ma vie te vrille les tympans.

Mais écoute-moi, Rodin. Entends-moi.

Tends-toi, un instant, vers moi. Fais taire en toi tout ce que je suis qui ne te plaît pas. Fais taire en toi mon orgueil qui me déforme la bouche et te transperce le crâne, et entends-moi. Je sais que je parle un étrange langage. Je sais que je suis un monstre, à ma manière. Je suis l'albatros de Baudelaire. J'aime les pays qui sont des déserts ! Et la poussière du plâtre est le sable qu'il faut à nos solitudes. Et tu sais bien, Rodin, qu'elle n'y met jamais un pied, elle.

Écoute-moi, Rodin. Entends-moi.

Je sais que mes cheveux sont sales, que mes robes sont usées. Je sais aussi que tu me regardes parfois comme une folle, parfois comme les autres me voient. Et cela me fait affreusement mal, dans ma poitrine, là, où je ne veux pourtant que personne n'entre - oh non personne ! - et où tu es... Où tu es ! Et parfois, tu me regardes comme seul toi tu peux me voir, et je suis encore plus folle... Mais je sais bien qu'au même moment tu vois mes mondes, ceux qui hurlent en moi, ceux qui guident mes doigts. Et quand la glaise s'anime, le monde des autres, là dehors, est figé, et elle cesse même, elle, d'exister, pour toi.

Écoute-moi encore Rodin, je t'en supplie.

(La comédienne prend la même pose que la chorégraphe.)

Cette autre est une femme, je ne suis pas une femme. Je suis moins qu'une femme. Je suis Camille aux pieds d'argile. Je suis Camille à la boue sur les mains, le soir, le matin, tout le temps. La même boue sur les mains que celle qui recouvre les tiennes. Tout le temps. Ma peau sent la terre que l'on retourne et qui respire. Nous avons ce sang sur les mains en commun, Rodin. Qui fait qu'on la crève, ta vieille, quand on crée. Qui fait qu'on s'aime quand on crée.

(Les deux Camille restent au sol.)